

Les Enfarges du temps

L'existence comme une sentence

Chantal Motard, *Les Enfarges du temps*, Les Éditions David, coll. « Voix intérieures », 2005, 97 pages

Christian Bernier

Numéro 128, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, C. (2005). Compte rendu de [Les Enfarges du temps : l'existence comme une sentence / Chantal Motard, *Les Enfarges du temps*, Les Éditions David, coll. « Voix intérieures », 2005, 97 pages]. *Liaison*, (128), 51–51.

Les Enfarges du temps

L'existence comme une sentence

CHRISTIAN BERNIER

PROUST ÉTAIT À SA RECHERCHE, le chanteur Renaud l'a trouvé (*Le temps est assassin et emporte avec lui le sourire des enfants*¹), Chantal Motard, à travers ce recueil posthume, semble l'avoir rencontré. Si, en quatrième de couverture, l'éditeur prévient que le temps est le « leitmotiv » du recueil, les enfarges que rencontre l'énonciatrice la poussent toujours plus vers le « fil des souvenirs » (p. 70) avec lequel elle veut se pendre.

Le temps joue des tours dès le poème incipit : « un enfant l'air infiniment vieux / tente sans jamais réussir / de ficher d'un seul coup sur sa tige / la boule d'un bilboquet / et le temps se rit de lui » (p. 11). Du rire taquin on passera bientôt au grincement incisif et obsédant.

Le temps est tour à tour expectative, écartèlement, discontinu, anthropophage. Le temps se tue aussi, mais : « On ne tue pas le temps / impunément / sans qu'il ne lui vienne [...] / le goût de se venger » (p. 43). Pourtant, il ne meurt pas. Il est *omniprésent, omnipassé, omnia-venir*. Il est souvenir, douleur, désespoir ; limite, frontière à franchir et à dire : « en attente d'un départ éternel / cette nuit / la mort a passé les eaux du silence » (p. 13).

Avec son compagnon vicieux, le temps, l'énonciatrice s'enlise dans des « nuits de bamboche de rage blanche » (p. 17), où « courent tant de mains tolérées / pour le plaisir solitaire / de chasser la mort » (p. 27), jusqu'à ce que « de l'aube blanche (des) corps / jaillissent tous les soleils assassinés » (p. 84). Les nuits et les aubes se situent aux limites de la conscience et du corps, tous deux écartelés, perdus, lieu de tous les excès : « le temps se tue / à l'aube de (ses) nuits blanches / et le corps aussi / de désir égaré / s'absente » (p. 16). Vices, regrets, désir, désespoir suicidaire, abandon. Après la bamboche, l'énonciatrice se vide : « depuis longtemps / j'ai le corps écarté dans les rues de ma vie » (p. 17).

L'autre, complice du temps, entrouvre une fissure, feint la rencontre. Mais la blessure se referme sur une voix à sens unique où le silence fait fuir le blanc : « J'ai la vie blanche / fine poudrière sur mes pieds de métal givré / et ta patience sur ma folie / et tes mains sur mes tempes / à distance d'un corps / n'y peuvent rien » (p. 21). Altérité et solitude. Les attentes de l'autre, la mort du désir, mais le corps perçu comme marchandise à consommer.

Autre thème très important, le blanc *omnipotent*, entre les mots. C'est un blanc neige, froid, lucide, figé, captif, cassé, souillé. C'est aussi le blanc de mémoire² : les sou-

venirs « saignent à blanc la vie » (p. 40). Un mystère plane sur les possibles significations de cette couleur : « Quand j'aurai la tête blanche de mots » (p. 71) ou « ma bouche captive / d'un hiver figé / retient le temps blanc / qu'on n'écrira jamais » (p. 32). Serait-ce l'indicible, la mort ? La multiplication de son emploi produit un étrange sentiment de complétude. Par exemple : « Pour nommer écrire parler agir / il a fallu / noircir remplir salir violer tant / d'espace de silence de papier de corps / avant que les mots se délivrent / de leur existence blanche » (p. 74).

Les Enfarges du temps donnent aussi lieu à une réflexion sur l'écriture. Les textes énoncent une adéquation entre écriture et geste : « Dans la comédie des verbes / jamais faits chair » (p. 31) l'amour prend la fuite ; « moi je parle autrement / pour aiguïser ma vie / à la pointe des gestes » (p. 48). Il y est question d'écrire pour « masquer la peur / d'écrire » (p. 30). L'écriture est un remède qui fige le temps jusqu'à la mort. Mais puisqu'elle est aussi geste, elle peut rompre le corps, gruger la conscience et donner ce si beau poème d'amour : « Je ne t'écrirai jamais de poèmes / ce serait me répéter » (p. 82).

Le thème principal, le temps et les blessures qu'il cause, est fort bien traité. Les perspectives se multiplient quand le texte passe de la première personne du singulier à la dernière du pluriel sans oublier le *tu*, le *nous* et le *vous*. Trois poèmes suscitent mon seul bémol : « Ils ne rêvent pas » (p. 44), « Parler » (p. 47) et « La rage des étiquettes » (p. 50). La gêne vient du changement de ton et de registre. Le lecteur, habitué jusque-là à la densité, à l'originalité, sombre ici dans l'écriture banale.

Poésie des plus incarnées, *Les Enfarges du temps* est la chronique posthume d'une mort annoncée : « avant que le fil des souvenirs / n'étrangle l'aube chétive / juste le temps de n'en faire / qu'à sa tête dévissée sur son soc de chair » (p. 70). Chantal Motard a légué une œuvre où l'existence se vit comme une sentence. ■

Chantal Motard, *Les Enfarges du temps*, Les Éditions David, coll. « Voix intérieures », 2005, 97 pages.

Christian Bernier est présentement étudiant de deuxième cycle à l'Université d'Ottawa en création littéraire et est professeur de français.

¹ Renaud Séchan, *Mistral gagnant*, Virgin France, 1985.

² Le lecteur excusera ce calque de l'anglais qui sied bien au propos.

